

études
rurales

Études rurales

163-164 | 2002

Terre, territoire, appartenances

Sophie Bobbé, *L'ours et le loup. Essai d'anthropologie symbolique*. Paris, Éd. de la MSH/INRA, 2002, X-258 p., bibl., ill.

Jean-Pierre Digard



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/etudesrurales/131>

ISSN: 1777-537X

Publisher

Éditions de l'EHESS

Printed version

Date of publication: 1 January 2002

Electronic reference

Jean-Pierre Digard, « Sophie Bobbé, *L'ours et le loup. Essai d'anthropologie symbolique*. Paris, Éd. de la MSH/INRA, 2002, X-258 p., bibl., ill. », *Études rurales* [Online], 163-164 | 2002, Online since 25 June 2003, connection on 19 April 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/131>

This text was automatically generated on 19 April 2019.

© Tous droits réservés

Sophie Bobbé, *L'ours et le loup. Essai d'anthropologie symbolique*. Paris, Éd. de la MSH/INRA, 2002, X-258 p., bibl., ill.

Jean-Pierre Digard

Disons-le d'emblée : voilà un ouvrage décevant, pas à la hauteur, en tout cas, du renouveau de curiosité que suscite son sujet. Le fait qu'il soit tiré d'une thèse suffit-il à en expliquer les défauts ? C'est ce que l'on commence par penser à la lecture de l'« introduction méthodologique », un tantinet pesante et alambiquée. On s'arme donc de patience, le temps de laisser passer les déclarations d'allégeance au structuralisme (réduit à une « posture systémique ») et à la psychanalyse, et d'en arriver aux faits.

Des sources littéraires, qu'elle sollicite en premier, l'auteur tire ce qu'elle appelle une « phénoménologie » de l'ours et du loup (il s'agit en réalité de l'« ensemble des manifestations symboliques propres à chacun de ces deux animaux telles qu'elles apparaissent dans le discours des acteurs », p. 2, note 2). Là, l'ours est présenté tout à la fois comme misanthrope et gynophile, comme voleur de femmes auxquelles il s'accouple, donnant des hybrides monstrueux, comme un « homme déchu » (ce que semblent accréditer ses nombreux traits anthropomorphes : plantigrade capable de se dresser sur ses membres postérieurs, régime omnivore, etc.) ; c'est encore un animal qui se nourrit de manière autarcique, en se léchant les pattes de devant, ainsi qu'un animal péteur, expulsant ainsi les âmes des morts qui se trouvent dans son ventre. Quant à l'ourse, elle est réputée façonner son ourson en le léchant.

Le loup, lui, passe pour un carnassier boulimique, qui « mange le monde », pratiquant aussi bien l'endocannibalisme que l'anthropophagie (l'un et l'autre en même temps pour les loups-garous). C'est aussi un incorrigible incontinent, incapable de contrôler ses sphincters, animé en outre d'une « sexualité dévorante ». La louve, en revanche, est vue comme une « mère de lait », y compris pour d'autres petits que les siens. Ce dernier élément n'est pas la moindre illustration de la façon contrastée de percevoir le loup, tantôt prédateur puissant et détestable, tantôt « le plus fin des animaux ». Se disant

consciente des limites d'une approche « atomiste », l'auteur compare les « patterns » de l'ours et du loup : opposés sur bien des points, ils se ressemblent sur d'autres, notamment sur leur tendance à la métamorphose ; ils forment donc, conclut Sophie Bobbé, un couple uni dans un rapport d'homologie (pour le danger et les dégâts qu'ils causent), dans un rapport d'opposition et de rivalité (« Là où est l'ours, le loup n'y est pas », constate un dicton d'origine inconnue), enfin dans un rapport de substitution.

Dans une deuxième partie (curieusement composée d'un seul et unique chapitre), l'auteur expose les matériaux qu'elle a recueillis sur le terrain, principalement dans la chaîne cantabrique espagnole, l'un des rares endroits d'Europe occidentale où ours, loups, bergers et troupeaux ont coexisté jusqu'à nos jours en dehors de tout projet protectionniste. Ayant formulé « l'hypothèse que la cause historique, le "moteur" de cet appariement [de l'ours et du loup] est à rechercher dans la mémoire, dans l'expérience des paysans avec nos deux grands prédateurs » (p. 85), Sophie Bobbé s'étonne et se plaint du mutisme affiché sur le sujet par ses informateurs (on pense ici à Marcel Appenzell, l'ethnologue de Perec, dans *La vie, mode d'emploi* !); elle voit dans cette attitude une « confrontation avec l'indicible » qui impose d'« évoquer sans nommer » (p. 87). On apprend néanmoins que les dégâts sur le bétail -- cause d'abandon de l'élevage ovin au profit de l'élevage bovin -- et sur les ruches, pour les ours, ont surtout lieu dans l'« entre-deux », entre l'étage sauvage et l'espace domestique. Alors qu'avant les dates charnières de 1973 (pour la protection de l'ours) et de 1979 (pour celle du loup), piégeage, battue et même combat au corps à corps étaient couramment pratiqués, le seul moyen de défense légal est aujourd'hui le *mastin*, chien de type molossoïde proche du « montagne des Pyrénées ».

Le discours des populations locales prête à l'ours et au loup des comportements offensifs différents : tandis que le premier tue net et dépèce presque chirurgicalement ses victimes, le second attaque en meute et fait un carnage... Ces « représentations » ne sont évidemment pas partagées par les « naturalistes » -- peut-on sérieusement considérer comme tel Gérard Ménatory, « l'homme aux loups » de la presse (p. 118) -- et par les écologistes, pour qui les méfaits attribués au loup seraient dus en fait au chien errant. Ce troisième larron, au statut ambivalent, ici utilisé comme faire-valoir du loup pour obtenir sa réhabilitation, vient perturber la logique du couple formé par les deux prédateurs sauvages.

Sophie Bobbé reprend et étend ses interprétations dans la troisième et dernière partie. Elle relève notamment la persistance d'« éléments mythiques » dans le discours d'éthologues et de biologistes : tandis que les ursophiles mettent en avant la part végétarienne et insectivore du régime alimentaire de l'ours, les lupophiles minimisent de leur côté le caractère de grand prédateur carnivore du loup, allant même jusqu'à présenter les fauteurs d'attaque de bétail comme des animaux déviants abusant de proies domestiques trop faciles ! Elle fait justement remarquer que le discours écologiste ne peut fonctionner comme explication du monde que dans la mesure où il admet la coexistence du cru et du su. Voilà pour le structuralisme ! Assimilée à la recherche du pourquoi -- « pourquoi précisément ces signifiants plutôt que d'autres » -- et du comment -- « comment fonctionne cette "grammaire animale" des pulsions ? » --, l'« approche anthropo-psychanalytique » cherche, quant à elle, ses réponses dans deux destinées de passeur, qui s'opposent -- l'ours, créateur de filiation, le loup, initiateur sexuel --, dans deux figures projectives pulsionnelles -- l'ours, objet de peur et d'envie, le loup, « dévorateur » castrateur.

Le mérite de Sophie Bobbé est d'avoir su déceler, derrière l'ours, fortement singularisé et anthropomorphisé, et le loup, dérive zoomorphe de l'homme et évoqué en termes de clan ou de meute, un binôme animalier doué, selon elle, d'une capacité particulière à symboliser deux types de rapport au monde, eux-mêmes métaphorisés par deux modes de consommation, qu'elle qualifie respectivement de « cannibalique » et de sexuelle. On peut cependant se demander si, à chercher des interprétations exclusivement symboliques, Sophie Bobbé n'est pas passée sans s'en apercevoir à côté de constats plus prosaïques mais ô combien plus essentiels, à savoir que l'association de l'ours et du loup est d'abord une donnée naturelle -- ce sont les deux plus grands mammifères carnivores d'Europe -- et que cette association de fait dans la nature suffisait à assurer la présence de leur couple dans l'imaginaire et les traditions locales.

Sans doute aussi Sophie Bobbé a-t-elle prêté plus d'attention aux sources littéraires qu'aux matériaux de terrain, qui plus est, en mêlant, dans un même corpus chronologiquement indifférencié, malgré le demi-millénaire qui les sépare, croyances puisées dans les bestiaires médiévaux et représentations contemporaines.

Le tout, enfin, est rédigé dans une langue lourde, imprécise et fade, qui n'aide pas -- c'est le moins que l'on puisse dire -- à la compréhension d'une pensée elle-même laborieuse, (mal) nourrie de références théoriques insuffisamment assimilées.

Cet « essai d'anthropologie symbolique » -- amphigourique, serait-on plutôt tenté d'écrire -- apparaît fort éloigné du projet d'étude globale de l'homme qui devrait fonder toute démarche anthropologique. Quoi qu'il en soit, il ne contribuera guère à éclairer ses lecteurs, ni sur les deux espèces en question, ni sur les enjeux des conflits auxquels leur protection donne lieu aujourd'hui en Europe.